



Rose bonbon et gris anthracite

Marianne Desroziers

Éloïse observe le ciel qui s'obscurcit tout en essuyant avec un torchon rose la lame luisante d'une feuille de boucher. Seule dans la cuisine, elle sourit. Elle se sent bien. Sereine. La maison est vide. Elle n'a plus rien à faire. L'espace d'un instant, elle aperçoit ou croit apercevoir une silhouette à la fenêtre d'un des appartements de l'immeuble décrépit d'en face. Détournant son regard de la vitre sale et sans rideau, elle perd alors son beau sourire et un soupçon d'inquiétude s'insinue dans les méandres de son esprit. Elle se rassure comme elle peut : on ne voit rien depuis cet immeuble, elle en est sûre et certaine. Et pour cause... elle y est déjà allée. Elle y a passé quelques heures, une nuit peut-être. C'était l'année dernière, à la fin du printemps, un peu avant qu'elle ne rencontre Nathan et qu'il ne s'installe chez elle. Laurent, la petite trentaine, ancien étudiant en architecture reconverti dans la livraison de pizzas à domicile, habitait au troisième sans ascenseur. Elle pourrait le qualifier d'amant occasionnel, de coup d'un soir. Ils s'étaient rencontrés – quelle triste banalité ! – au rayon légumes surgelés d'une supérette et elle l'avait conseillé sur les mérites comparés des différentes marques. Sous prétexte de lui montrer la taille de son congélateur, il l'avait invitée chez lui et après un repas cuisiné et picoré à la va-vite, ils avaient fait l'amour comme on réchauffe un plat au micro-ondes. La seule chose positive que lui avait apporté cette relation, c'était la certitude suivante : depuis l'immeuble d'en face, on ne pouvait pas voir ce qui se passait chez elle, dans ce vieux bâtiment en pierre refait à neuf par la propriétaire pour mieux coller aux prix du marché, c'est-à-dire affreusement chers. Aucune mégère, apprivoisée ou pas, ne pourrait la dénoncer à la police et dire qu'elle avait vu son étrange voisine, la mère de la petite Manon, en train d'essuyer un grand couteau avec un drôle de torchon rose.

À peine moins sereine mais toujours aussi appliquée, une application maniaque diront certaines mauvaises langues – qu'elle aurait tôt fait de couper en deux dans le sens de la longueur –, elle continue donc d'essuyer sa feuille de boucher. Toujours ce torchon rose, rose layette, rose « nous avons la joie de vous annoncer la

naissance de notre fille Manon », rose bonbon, rose chamallow, rose tendre, rose aux joues. Rose comme cet amas de chair étalé dans l'évier, tout au plus quelques centaines de grammes. À quoi ça tient la vie ? À une lame bien aiguisée et un bon maniement de l'outil.

Elle se dirige vers la table de la cuisine, s'assoit, réfléchit, déplie ses grandes jambes moulées dans son jean un peu trop petit maintenant, elle qui pourtant n'enorgueillissait depuis qu'elle avait l'âge de dix-huit ans de rentrer dans des vêtements taille 36. Toujours le torchon rose dans sa main droite et la feuille de boucher dans la gauche. Une pensée pour tous ces Noëls où elle désespérait de ne pas avoir d'enfant. Elle aurait tant voulu acheter et décorer un beau sapin, faire une jolie table le soir du réveillon, poser délicatement les cadeaux de Manon au pied du sapin et se délecter de son émerveillement d'enfant en découvrant tous ces paquets bien emballés avec des rubans couleur or. Et lui, Nathan, il aurait fait des photos d'elles, la mère et la fille, il les aurait filmées en train de sourire, la petite dans ses bras, dans un tendre moment de complicité familiale au pied de la cheminée qui crépite. Mais non. Non. Non : rien ne s'était passé comme elle l'aurait voulu, comme elle l'avait tant souhaité. Nathan n'était pas là. N'était pas prêt de revenir. Il avait embarqué toutes ses affaires : vieux 33 tours des Pink Floyd, chaussettes trouées ou dépareillées, multicolores, jeans délavés, bibelots moches, etc. Avec Nathan, c'était fini : plus de Nathan. Mais elle non plus n'est en grande partie plus là. Quant à Manon... un amas de chair rose jeté dans l'évier. Décidément, il n'y a plus âme qui vive dans cet appartement bourgeois, symbole de rêves avortés, de mornes ambitions, de vies définitivement ratées.

Elle n'est pas bête. Elle n'est pas folle non plus. Elle sait bien ce que diront les gens. Les gens n'auront pas totalement tort bien sûr. Chacun a de bonnes raisons de faire ce qu'il fait et de penser ce qu'il pense. Pourquoi elle ? Pourquoi Manon ? Parce qu'il y avait eu comme une erreur de casting. Cette enfant n'était pas pour elle. Elle n'était pas pour cette enfant. La fragilité de ses os et de sa peau translucide lui rappelait trop la sienne. Elle devait être très fragile aussi à l'intérieur. Cette gamine-là n'était pas équipée pour affronter la vie de toute façon. Elle n'avait fait qu'accélérer le processus inéluctable déjà en marche. Quelqu'un ou quelque chose avait fait fausse route. Une erreur d'aiguillage. Une mauvaise manœuvre. Les aléas de la vie. Un vice caché. Et les explications psychanalytiques à la con n'expliqueront rien du tout. Ce

serait trop simple d'accuser papa et maman de l'avoir mal éduquée, de lui avoir refilé leurs névroses. La preuve : sa sœur, Clotilde, est une mère de famille comblée qui n'a eu aucune difficulté avec ses trois grossesses, ou alors elle ne s'en est pas confiée à Éloïse. Faut dire qu'elle n'était pas du genre à se confier à qui que ce soit, la frangine, le genre dure à cuire, pétroleuse, camionneuse, indestructible.

Elle se lève lentement, comme si ses gestes étaient au ralenti, attrape un sac poubelle super résistant petit format, le déplie, s'avance vers l'évier. L'amas de chair rose, elle le prend délicatement entre ses doigts et le pose sur le torchon en guise de linceul. Puis elle le glisse dans le sac poubelle et le referme en serrant le lien bien fort. Traversant le salon, elle change d'avis sur la marche à suivre en voyant le biberon à peine entamé de Manon. Elle ouvre le sac poubelle, déplie le torchon/linceul et y glisse le biberon. Elle éteint la radio qui diffuse du Haendel très fort, sort de l'appartement, descend les escaliers calmement, le regard flou, croise la concierge, une quinquagénaire obèse aux cheveux rouges et au regard noir que, de mémoire de locataire, personne n'avait jamais croisé sans son seau d'eau sale et sa serpillière. Elle répond avec un temps de retard et sans entrain démesuré à son hypocrite bonjour. Titubant, elle manque de tomber sur l'avant-dernière marche et se rattrape in extremis en s'agrippant à la rampe d'escalier. Elle rejoint le local puant la javel et le fruit pourri où sont stockées les poubelles. Éloïse y dépose son fardeau. C'est à cet instant précis, débarrassée du poids de Manon, qu'elle prend conscience qu'elle tient toujours dans sa main gauche la feuille de boucher, l'arme du crime. La vérité lui apparaît avec une limpidité incroyable : elle sait ce qu'elle a à faire. Il faut qu'elle tue ce Laurent, cet horrible bonhomme qui a gâché sa vie. Si seulement il l'avait aimée juste un peu, elle serait encore avec lui, n'aurait donc jamais rencontré Nathan et n'aurait pas eu cette enfant à laquelle elle ne pardonnait pas de lui ressembler à ce point. Oui, c'est évident : si ce foutu Laurent n'avait pas été si minable, elle s'en serait accommodée de cette vie-là, de cette petite vie médiocre, une vie de rien. Et cet après-midi se serait passé de manière paisible, comme tous les après-midi : vaisselle, ménage, un bon bouquin, son émission de radio fétiche, le bruit insupportablement répétitif mais si rassurant de la machine à laver qui tourne, tourne, tourne...

Sortant de l'immeuble quasi désert à cette heure, elle regarde le ciel noir, menaçant, et enrage contre cet orage qui refuse d'éclater. Elle va s'en charger, elle, de

crever les nuages immensément gris. Gris anthracite, gris tourterelle, gris souris, gris ardoise, gris fumée, gris fer, gris plomb, gris comme les murs des prisons. Elle traverse la rue, en ne prenant même pas la peine de dissimuler son arme de sixième catégorie interdite au transport, à l'instar des fourches, des lances, des projecteurs hypodermiques, des matraques télescopiques, des tonfas de la police et des épées. Elle croise le facteur sur son vélo qui s'apprête à lui faire un signe de tête avant de se raviser, de s'éloigner en pédalant un peu plus vite, sûrement en direction du commissariat le plus proche, pour signaler qu'une femme erre dans les rues un hachoir à la main.

Elle ne connaît pas le code de l'interphone de l'immeuble de Laurent mais n'en a même pas besoin puisque, par chance, la porte est grande ouverte. Le hasard fait parfois bien les choses. Elle monte les escaliers avec la détermination dont seuls les gens désespérés sont capables. Son corps est sur le point de la lâcher mais son esprit lutte encore. Arrivée au troisième, elle sonne mais ça ne répond pas. Elle s'assoit sur une marche, pose la feuille de boucher, se prend la tête entre les mains, son esprit traversé par des images qui se bousculent pour prendre le dessus sur d'autres. À nouveau debout, elle regarde par la fenêtre le ciel sur le point d'éclater, comme un ballon de baudruche trop gonflé par de sales gosses aux poches pleines de pétards bon marché et de cigarettes volées à leurs parents idiots. Elle grimpe les escaliers au ralenti, comme un zombie dans un film de George Romero. Elle ne voit pas les canettes de bière vides et les seringues qui traînent. Elle veut juste monter tout en haut pour tutoyer le ciel et lui demander des comptes. Elle arrive enfin au dernier étage, ouvre la porte donnant sur le toit. Respire à pleins poumons. Elle n'a pas fait trois mètres que la pluie tombe enfin, des trombes d'eau se déversent sur elle, sur la lame luisante, sur son malheur, sur la ville grise et rose. L'eau ruisselle sur sa peau et ses habits, ses cheveux pendouillent lamentablement de chaque côté du visage, son jean lui colle aux jambes, son pull fait éponge. Liquide. Elle devient liquide. Et un rêve de petite fille remonte à la surface : nager avec les dauphins...

Éloïse lâche son arme qui tombe avec le fracas du tonnerre. Il fallait qu'elle s'en serve encore, d'une manière ou d'une autre. Une ligne rouge grossit sur son ventre en déchirant son nombril. Bientôt sur le sol granitieux, une flaque d'eau rose dans laquelle elle s'écroule, la tête la première. Ses dernières pensées sont de la couleur du torchon, rose lui aussi : rose layette, rose « nous avons la joie de vous

annoncer la naissance de notre fille Manon », rose bonbon, rose chamallow, rose tendre, rose aux joues. Rose comme cet amas de chair étalé dans l'évier, tout au plus quelques centaines de grammes. À quoi ça tient la vie ?

À une lame bien aiguisée et un bon maniement de l'outil.